L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES — Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE, N° 1.68 / 22.82 — A ROUBAIX N° 8.28 — A LENS N° 0.59 — A DOUAI N° 413

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Vendredi 1er Novembre 1912

DÉPOT LÉGAL Nord n° 3374

L'homme du Bled

Il faut bien rire un peu, même lorsqu'on est académicien.

Hier, les Quarante Vieillards ont daigné se distraire. Après avoir assis un philosophe modeste et peu connu dans le fauteuil du général Langlois, ils ont installé l'encombrant Lyautey, vice-roi du Maroc, dans celui d'Henry Houssaye, l'admirable auteur de « 1815 ».

Profane, ignorant que nous sommes, nous imaginons volontiers que l'Académie Française est le noble asile de ceux qui ont auréolé d'une gloire nouvelle la plus belle langue qui soit au monde ; des poètes, des grands orateurs de la tribune, du barreau ou de la chaire ; des historiens, des philosophes, des dramaturges ; — qu'elle s'accommode au besoin d'un guerrier s'il fut un fécond et brillant écrivain militaire. Nous la concevons malaisément dans le rôle de dispensatrice d'immortalité à l'usage des bons soldats, qu'une décoration ou une étoile de plus récompenseraient amplement de services qui n'ont rien à faire, sonobstant leur distinction, avec le bel esprit.

Or les biographes les plus indulgents de M. Lyautey n'ont évoqué qu'une seule œuvre littéraire à l'actif du nouvel académicien. C'est une petite pièce, moitié ballade et moitié chansonnette, procédant à la fois de Déroulède et d'Aristide Bruant, — dont nous ne retiendrons, si vous le voulez bien, que la « première estrophe », comme eût dit le tonitruant cabaretier montmartrois.

La troupe a rompu dans le Bled.
Le gai fanion clapote au vent.
Le corps léger, l'âme contente,
Le sabre au flanc, on va, rêvant
Qu'on est un chef de grande tente.
Vive le Bled !

Evidemment, cela n'est pas trop mal, pour un général. Mais c'est moins bien qu' « A Ménilmontant », et c'est rudement moins rigolo.

On objectera peut-être que l'élu d'hier inscrite la gloire des armes nationales, qu'il est ce général dont Renan disait qu'il forcerait les portes de l'Académie en nous ramenant la victoire. Malgré victoire en tout cas, et guère plus réticente que celle d'un Duchêne, d'un Doods, ou d'un Marchand.

Mais au fait, pourquoi récriminer ?

M. Lyautey peut bien en être, puisque Foch n'en était pas !

OPINIONS

PAIX OU GUERRE ?

La victoire des Turcs sur les coalisés balkaniques paraît aujourd'hui bien douteuse, et nous pouvons nous trouver, demain, en face des solutions qu'imposera leur défaite.

Déjà le « statu quo », pour lequel les puissances s'étaient prononcées, d'un accord unanime, avant le début des hostilités, est déclaré impossible par des déclarations, d'allure officieuse, émanant des représentants de certains Etats ayant participé au concert européen.

Donc, si la lutte suprême, engagée presque sous les murs de Constantinople, ne tourne pas en faveur du Croissant, il va falloir, d'ici quelques semaines tracer une nouvelle carte de la péninsule balkanique.

Le danger de cette opération, c'est que trop de gens voudront y participer. Si les belligérants étaient, au moment de conclure la paix, comme ils le sont pendant la bataille, seuls en présence, les choses s'arrangeraient sans retentissement trop lointain. Malheureusement, de par des traditions et des intérêts, au point de vue moral comme ou point de vue matériel, tout remaniement des frontières entre la Turquie et ses voisins provoque l'intervention d'autres nations que celles directement en cause.

Par obligation en quelque sorte historique, la Russie, depuis Pierre le Grand, s'est attribuée sur Constantinople un droit de préemption. Elle ne peut éternellement rester emprisonnée dans la mer Noire : il lui faut le libre passage du Bosphore jusqu'à la Méditerranée.

Une Constantinople au pouvoir des Turcs ne lui est supportable que si cette domination est assez molle pour ne pas entraver entièrement ses desseins.

La Russie peut tolérer la Turquie sur le Bosphore ; elle ne peut y tolérer qu'elle. Dans tout traité modifiant le « statut quo » balkanique, le gouvernement de Saint-Pétersbourg exigera d'être partie, surveillera que rien ne puisse faire obstacle aux articles d'un programme politique trois fois séculaire, qu'il a fini par considérer comme des droits.

L'Autriche, dans sa marche vers l'Orient, tend à se rapprocher de Salonique et de la Méditerranée. Elle entend que la voie lui reste libre. Prévoyant le recul de la Turquie, elle ne consentirait pas que les Serbes, par une conquête prix de leur victoire, s'établissent quelque part sur un point barrant la route convoitée. Comme la Russie, l'Autriche voudra discuter les bases du nouveau statut organique, et il est à craindre que les deux grands Etats ne se trouvent en opposition violente. Commencé sur la guerre entre la ligue serbo-bulgare et la Turquie, le conflit pourrait s'étendre par l'entrée en lice de la Russie et de l'Autriche.

Depuis trente ans, les ministres des affaires étrangères, les chefs de tous les Etats européens, dans leurs discours, leurs toasts, affirment solennellement que les groupements entre lesquels se répartissent les grandes puissances ont, avant tout, pour désir et pour but le maintien de la paix. Triple Alliance et Triple Entente ont pris devant le monde civilisé cette attitude pacifiste et humanitaire.

Ce que valaient ces déclarations, nous allons bientôt pouvoir en juger.

L'Allemagne et l'Italie, qui n'ont aucune raison personnelle de se mêler aux disputes ethniques et politiques dont les Balkans sont le théâtre et l'enjeu, vont elles peser sur leur alliée l'Autriche dans le sens de la paix ?

La France et l'Angleterre, qui elles aussi ne sont point directement, immédiatement mêlées à la bagarre, pourront-elles amener la Russie à des intentions résolument conciliatrices et pacifiques ?

Si la Triple Alliance comme la Triple Entente échouaient, si malgré leurs efforts le conflit devenait aigu entre l'Autriche et la Russie, ce serait, pour les diplomaties, pour la politique européenne une cruelle défaite.

Mais que dirait-on si, par le jeu des alliances ou des ententes, par la conséquence des engagements liant les nations, chaque groupe, Triple Alliance et Triple Entente, était en entier entraîné dans la bataille, si la guerre devenait européenne ?

Tout ce laborieux effort des diplomaties tous ces dosages savants et délicats d'influences et de forces, ce travail de trente années aboutirait au plus formidable cataclysme. Il eût suffi d'un coup de canon tiré dans les défilés du Monténégro pour jeter les uns contre les autres tous les peuples de l'Europe. Les alliances, les ententes auraient eu pour résultat de précipiter dans les horreurs de la guerre des nations qui, sans les obligations découlant de ces alliances et de ces ententes à but pacifique, seraient demeurées en dehors du conflit balkanique.

Qui dira les beautés d'un splendide isolement ?

Les conséquences effroyables de la guerre balkanique me semblaient impossibles il y a huit jours ; aujourd'hui, je serais moins optimiste. Aucun gouvernement n'a pris une attitude, n'a formulé des déclarations indiquant sa détermination arrêtée en faveur de la paix quand même. Les affirmations pacifiques s'accompagnent de trop de couplets guerriers.

Et puis, dans les grands Etats de l'Europe, il semble que certains partis politiques, les partis conservateurs à tendances nationalistes, ne soient pas de très fervents amis de la paix.

Partout les partis conservateurs, inconsciemment ou non, se sentent menacés par l'état de paix persistante dont l'Europe jouit depuis quarante ans.

Partout ces partis exploitent le sentiment nationaliste. En détournant l'attention des affaires intérieures, en la concentrant sur les actes les ennemis réels ou prétendus du dehors, ils retardent les réformes sociales et politiques réalisées à leur détriment.

L'exaspération du sentiment national ne va pas sans celle du sentiment religieux ; la conservation religieuse est, par une conséquence nécessaire, d'accord avec la conservation sociale — aussi le monde clérical a vu avec satisfaction la guerre d'Orient, et les journaux de l'Eglise envisagent volontiers les conséquences menaçantes pour la paix générale de la croisade balkanique.

Demain sera-ce la paix, sera-ce la guerre ? Si, dans les conseils des Etats, l'esprit conservateur, nationaliste, l'emporte, le danger peut être considérable. Dans toute l'Europe, l'heure est grave pour les hommes de progrès dont le devoir est d'opposer leur désir de la paix aux passionnés du nationalisme et de la conservation sociale.

Victor AUGAGNEUR,
député français, ancien ministre.

CHOSES A AUTRES

La bienfaitrice déçue

C'est une bien triste histoire et qui découragera les bienfaiteurs. On en a lu ici même le premier chapitre : une vieille rentière de Sceaux était un soir cambriolée par deux malfaiteurs qui essayèrent quelque peu, je crois, de l'étrangler. La rentière a bon cœur. Elle disait volontiers comme Theano la grande prêtresse d'Athènes : « Je ne sais que pardonner ». Elle pardonna et supplia les jurés de faire comme elle. « Mes deux voleurs sont jeunes, leur dit-elle, Ils ne savent pas ce qu'ils font. Acquittez-les, messieurs. Assagis pour avoir passé si près du châtiment, ils rentreront dans le droit chemin et j'ai la certitude qu'ils n'en voudront plus sortir. Aussi bien, messieurs, je vous promets de m'occuper d'eux. Je leur chercherai du travail et j'aurai pour eux tant de sollicitude et de si bons conseils qu'ils deviendront très vite des ouvriers courageux et d'excellents citoyens. »

Le jury, touché, acquitta les deux cambrioleurs.

La rentière de Sceaux, fidèle à ses promesses, s'occupa d'eux. Elle avait besoin d'un jardinier. Elle confia à l'un des gardiennements le soin de tailler ses rosiers et de ratisser ses plates-bandes. Et puis, elle attendit ; elle attendit les bons effets de sa délicate bienfaisance. « Vous voyez, disait-elle, à ses amies comme ce jeune homme m'est dévoué. Sans doute, il n'est pas très actif et mon jardin était naguère mieux tenu. Mais il ne faut pas brusquer la nature. Une âme malade est lente à guérir. Ce pauvre enfant n'a eu jusqu'ici que de mauvais exemples sous les yeux. Il faut laisser aux bons exemples le temps de donner leurs fleurs. Mes roses ne s'épanouissent pas en un jour. »

Les amies de la rentière hochaient la tête et quelques-unes même blâmaient vivement sa faiblesse. Mais la bonne dame gardait toute sa confiance.

Eh bien ! c'étaient les amies sceptiques qui avaient raison. L'autre jour, le jardinier vola une montre à sa patronne. Il est revenu au Palais de Justice et cette fois il en est sorti condamné à dix-huit mois de prison. Qui le plaindra ?

Personne, évidemment Je crois même qu'on ne plaindra pas beaucoup sa bienfaitrice. Mais là, entre nous, on aura tort. L'expérience, qui tourne à sa confusion, n'en demeure pas moins très belle, et les déceptions qu'elle éprouve ne doivent pas décourager la bonté. Ce n'est pas moi, en tout cas, qui rirai de la mésaventure de la rentière de Sceaux.

GRIFF.

CHRONIQUE

SA SŒUR

Le portier apparut à l'entrée de la cour. C'était un gros homme qui portait en toute saison un gilet de laine et fumait la pipe, un « Jacob » culotté selon les règles. Il avait un peu la même tête que sa pipe : barbiche et moustache, froid fuyant à la rencontre des cheveux coupés en brosse ; je m'étonnais que, pour compléter la ressemblance, il ne fût pas coiffé d'un turban. Jeudis et dimanches, à la sortie du réfectoire, nous pouvions être sûrs de le voir là : il venait appeler ceux que leurs parents, — père, mère, frère ou sœur, — attendaient au parloir. Moi, j'étais bien rangé : je l'étais même trop. Jamais on ne se dérangeait pour moi. Je ne connaissais personne à Nevers. Et mes parents ne se souciaient pas de faire, aller et retour, deux cents kilomètres pour passer quelques heures avec moi. Le moindre voyage coûte cher. Ils estimaient suffisant que nous fussions réunis pour Pâques, — deux semaines, — et lors des grandes vacances qui duraient un peu plus de deux mois. Je n'avais pas à me précipiter vers le portier à tête de Jacob, moins le turban. C'étaient toujours les mêmes : Charles, Boileau, Seigneuret, Félon, ceux de Nevers. Il n'y en avait que pour eux. D'autres n'étaient appelés qu'une fois tous les quinze jours, d'autres qu'une fois par mois : je les enviais tous indistinctement. Ils mangeaient et buvaient à leur faim et à leur soif. Ils se promenaient avec leurs parents dans le jardin potager, la belle saison venue ; l'hiver, ils passaient leur après-midi au chaud, — à cause des pourboires, le portier veillait à ce que le poêle du parloir ne manquât point de bois, — tandis que nous, qui n'étions ni des appelés, ni des élus, nous nous morfondions sur des [illegible] gorge sèche.

Avec Renault et deux autres, j'allais entamer une partie de billes. — Renault était même en train de tracer le « rond », — quand une apparition me bouleversa : derrière le portier, je voyais une jeune femme dont la beauté m'éblouit. Elle avait des cheveux si blonds, des yeux si bleus, des joues si roses que je pensai tout de suite à Vénus, que je commençais à dégager de la gangue de mes traductions latines : j'avais quinze ans et j'étais en seconde. Aux dernières vacances, ma voix avait mué. Ma Vénus tenait par la main un petit garçon qui ne devait pas marcher depuis bien longtemps Elle regardait dans la cour les élèves dispersés sous les marronniers fleuris. Que cherchait-elle ? Tout à coup elle découvrit notre groupe ; elle se pencha vers le portier et lui dit quelques mots : que n'aurais-je pas donné pour être à la place de ce gros homme ! Mais Renault venait de se relever.

— Qu'est-ce que tu regardes donc ? me dit-il

La jeune femme n'eut même pas besoin de lui faire signe : aussitôt il se précipita vers elle. Je le vis qui l'embrassait sur les deux joues, — ses joues roses. — Moi, certainement, je n'aurais pas osé ; mais j'aurais bien donné ma vie pour être à la place de Renault.

Nous fîmes à trois notre partie de billes. J'étais bon joueur ; mais ce jour-là je ne fis que perdre. Je pensais trop à Renault. C'était un élève d'intelligence moyenne, habile aux exercices physiques. Il avait deux ans de plus que moi, et faisait partie du groupe de ceux qui, tous les samedis après le déjeuner, montaient au dortoir pour se raser. J'entretenais avec lui des relations plus superficielles qu'amicales. Mais nous étions voisins d'étude : je lui évitais quelques non-sens dans ses versions ; il essayait, sans grand résultat, de m'initier aux secrets du trapèze et de la barre fixe.

Nous partîmes pour la promenade. Tout le temps qu'elle dura, je ne fis que penser à la jeune femme que j'avais vue. Nous nous arrêtâmes dans le bois du Gros-Chêne. Je m'étendis derrière un buisson, les mains sous la nuque, et rêvai longtemps. Si je m'en allais avec elle sur une route, si nous nous égarions ensemble dans les bois, j'ignore ce que je lui dirais. Je serais peut-être au supplice, mais je sais que ses cheveux sont blonds et souples comme ces herbes légères qui ondulent au souffle de la brise, ses yeux bleus plus profonds que le ciel, et ses joues roses comme la fleur nouvelle de l'églantier.

Renault ne dut quitter le parloir qu'au coup de cloche qui annonça la fin de la récréation à notre retour de promenade. La prière dite, il ouvrit son pupitre en même temps que moi le mien, et, à l'abri des regards du surveillant, derrière le couvercle levé, il me dit :

— C'est ma sœur. Tu l'as vue ?

Si je l'avais vue ?... Je la voyais encore comme si elle eût été là, devant moi. Je ne lui répondis pas. Il poursuivit :

— Une jolie fille, hein ?

Cela me blessait, qu'il parlât d'elle de façon aussi vulgaire. Je ne lui répondis pas davantage, mais je dus rougir. Il referma son pupitre, et se tut. Était-il fâché ? N'avais-je pas eu tort ? Je savais bien qu'il me reparlerait le premier ; il suffirait d'une version latine un peu difficile.

Mais à la récréation du soir, après-dîner, je fis en sorte de me trouver avec lui. Il était comme moi, ne pensant plus qu'à elle. J'appris que, mariée à un conducteur des ponts et chaussées de Seine-et-Marne, elle venait de quitter le domicile conjugal parce qu'elle avait surpris son mari en « conversation criminelle » — Renault s'exprimait ainsi — avec une autre femme. Quelle révélation pour moi qui ne connaissais encore rien de la vie ! Ce n'était pas dans un petit séminaire qu'on peut lire de ces livres qui, tout en vous mettant du feu dans les moelles, vous renseignent sur les femmes, sur le mariage, sur l'amour. Ignorais tout. Moins prude que moi, Renault ne trouvait pourtant pas d'autres mots que « conversation criminelle ».

— Alors, lui dis-je, qu'est-ce qu'elle va faire ?

— Elle n'en sait rien. Elle restera chez nous, à Decize, en attendant. Si son mari ne vient pas la chercher en lui faisant des excuses, elle demandera le divorce.

— Le divorce ! J'en avais entendu parler par de saintes femmes dont la voix tremblait d'indignation. Avoir des cheveux si blonds, des yeux si bleus, des joues si roses, et divorcer ! Ce n'était pas possible. Mais je ne l'en aimais pas moins.

— Et si elle divorçait, dis-je à Renault, qu'est-ce qu'elle ferait ensuite ?

— Elle se remarierait, cette idée ! me répondit-il. Elle ne sera pas embarrassée : elle n'a que vingt ans.

Elle n'avait que vingt ans, cinq seulement de plus que moi. Pourtant, elle me semblait être à la fois plus vieille et plus jeune de toute éternité ; elle personnifiait pour moi la beauté toujours égale à elle-même. Elle se remarierait Pourquoi pas avec moi, quand j'aurais grandi ?

Je devins l'ami le plus intime de Renault. — Il fut toujours le deuxième en version latine : notre professeur, l'abbé Picot, n'y comprenait rien — Je m'enhardissais jusqu'à lui parler le premier de sa sœur. Je lui demandais sur elle des détails qu'il me donnait avec une complaisance infatigable. Cela n'allait toujours pas ; certainement, elle divorcerait. Quand je lui disais :

— Mais elle ne vient donc plus te voir ?

Il me répondait :

— A quoi bon ? Puisqu'il n'y a plus qu'un mois avant les grandes vacances !...

J'aurais voulu qu'il m'invitât à descendre à Decize avec lui, — c'était sur mon chemin, — et à m'y arrêter un jour ou deux Plusieurs fois, par allusions vagues, je tâchai de le pressentir. Faisait-il la sourde oreille ou ne comprenait-il pas ? Je n'aboutis à rien. N'importe ; j'espérais toujours.

Le jour de la distribution des prix, Renault eut le deuxième prix de version latine, pour la première fois depuis cinq ans qu'il était ici. Nous partîmes ensemble. Bien avant d'entrer en gare de Decize, j'étais penché à la portière ; lui sifflotait. Allais-je enfin la revoir ? Je pâlis brusquement : elle était là. Je l'aurais reconnue au milieu d'une foule immense, et sur le quai il n'y avait presque personne. Mais à côté d'elle un jeune homme tenait le petit par la main. Alors, et le divorce ? Pourquoi Renault ne m'avait-il pas dit que tout s'était arrangé ? J'allais le lui demander, mais, le train stoppant, il descendit précipitamment, son livre de prix sous le bras.

— Au revoir, et bonnes vacances ! dit-il en me serrant la main.

Il s'approcha de sa sœur et l'embrassa. Je vis le jeune homme lui tendre la main. Peut-être, après tout, n'était-ce qu'un parent, qu'un ami ? Mais j'entendis le petit balbutier :

— Papa ! Allons-nous-en !

Je me cachai, soudain désespéré. Je pus les voir pourtant s'acheminer vers la sortie. [illegible] la portière : ils s'étaient arrêtés de nouveau sur le quai, et Renault montrait à sa sœur son deuxième prix de version latine. Mais je suis bien sûr qu'il ne lui a pas dit que c'était elle qui l'avait gagné.

Henri BACHELIN.

ECHOS

L'HOTEL DES NOCTAMBULES

Il existe à New-York, le « Mac Alpin Hôtel », consacré à ceux qui font de la nuit le jour et du jour la nuit. Aussi un personnel spécial est-il attaché à l'établissement. Ce personnel ne doit balayer et faire les chambres que la nuit.

Un restaurant est ouvert à minuit. A cette heure-là, on dîne. A sept heures du matin, lunch, à deux heures, thé. Les dormeurs ne doivent être réveillés qu'à sept heures du soir.

Durant la journée, de lourdes tentures et de épais tapis empêchent tout bruit de pénétrer et de troubler le repos des dormeurs.

Le « Mac Alpin Hôtel » compte sur la clientèle des travailleurs de nuit, tels que gens de théâtre, employés des postes et des chemins de fer et journalistes.

Inutile d'ajouter que les meilleurs clients sont les fêtards.

FEMME DU MONDE

Quelle est l'origine de l'expression « femme du monde » ? Nous croyons l'avoir trouvée dans une revue du dix-huitième siècle, d'où nous extrayons le passage suivant :

« Dans une information faite à Paris en 1769, on entendit des femmes qui prirent, dans leurs dépositions, la qualité de « femmes du monde ».

« C'est une expression adoptée depuis quelques années, dans les tribunaux, pour désigner une femme qui se prostitue ou en prostitue d'autres ».

On voit que le sens de cette expression s'est singulièrement modifié.

LIBERALITE POSTHUME

Un propriétaire manceau, M. Chambri, a cru devoir entourer de clauses au moins originales un legs de 2000 francs fait par lui aux hospices du Mans, et que le conseil municipal de la ville, réuni cette nuit en séance extraordinaire, a du reste refusé à l'unanimité.

Sur la volonté du testateur, cette somme de deux mille francs devra être placée en rente 3 % ; le revenu sera par conséquent de 60 francs.

« Je veux, stipule-t-il, qu'il soit prélevé sur cette rente une somme de 50 francs, qui sera versée chaque année à la personne chargée de l'entretien de ma chapelle. Je veux, ajoute-t-il, que ma chapelle soit tenue en bon état de réparations, de propreté extérieure et intérieure, que les objets qu'elle renferme soient nettoyés sans faute tous les huit jours. De plus, je veux que la porte de la chapelle soit peinte de la même nuance et du même ton tous les deux ans, sans manque.

ARTICLE-RECLAME

Par le fossoyeur d'*Hamlet*, nous savions déjà que les tanneurs sont les mortels dont le corps résiste le plus en terre.

— C'est, explique-t-il, que leur propre cuir est si tanné professionnellement qu'il tient l'eau davantage.

Aujourd'hui, le « British Médical » nous fait connaître, d'autre part, que les momies les moins bien conservées de l'ancienne Egypte étaient d'origine bourgeoise ou plébéienne.

Elles ne doivent pas leur disgrâce à leur roture essentiellement, précisément, — mais à la négligence intéressée de praticiens dédaigneux...

Les docteurs Huffer et Rietti viennent d'étudier deux momies de manante découvertes naguère.

Or, tandis que les « pièces » royales, aristocratiques, exhumées jusqu'à présent, marquaient dans des aromates de première choix et ayant demaillotté celles-ci de leurs bandelettes, ils n'ont trouvé que des baumes subalternes, de la margarine au rabais, de la camelotte, enfin...

Même, elles avaient le ventre bourré de chiffons... Quelle misère !

Aussi, le « British Médical » nous informe-t-il qu'on les cédera à bon compte.

Solde, occasion... Voyez la vente !

Si le cœur vous en dit...

Damel Tout le monde n'a pas les moyens de s'offrir un Pharaon.

La Guerre des Balkans

Les Bulgares seraient vainqueurs à Lule-Bourgas

Les Turcs battent en retraite sur Tchorlu

Les Grecs se rapprochent de Salonique

Nouveaux succès Serbes et Monténégrins

UNE CONFÉRENCE sur la Crise Balkanique

Sait-on que c'est à Lille que l'on a parlé pour la première fois de chasser les Turcs de Constantinople ?

Cela ne date pas d'hier, il est vrai. Les Turcs avaient conquis Constantinople en 1453. C'est en 1454 que le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, ayant rassemblé autour de lui toute la noblesse flamande, jura dans la grande salle du Palais des Comtes de Rihour, à Lille, de courir sus aux barbares ottomans et de les chasser au-delà du Bosphore. Ce serment, prêté sur un faisan doré, est resté célèbre. Seulement, il ne reçut pas d'effet !

Le duc Philippe se contenta d'envoyer en Serbie un seigneur flamand, le sire de la Broquière, pour établir un rapport sur la situation. Ce rapport doit moisir encore en quelque coin de nos archives...

C'est ainsi que M. Haumant, professeur à la Sorbonne, établissait hier soir les origines lointaines de la guerre des Balkans, en une conférence suivie par plus de trois cents personnes, à la salle de la Société de Géographie, à Lille.

M. Haumant a montré les pays balkaniques, hantés depuis des siècles, par de ténébreuses légendes où resplendissent les byzantines figures des rois serbes et des tzars bulgares, d'avant la conquête turque. Dans les plus humbles villages de Serbie ou de Bulgarie, le voyageur contemporain trouve [illegible] forts, construits pour des seigneurs féodaux puissants que les hordes des Sultans envahisseurs exterminèrent, au quinzième siècle. Dans les églises, de très antiques fresques évoquent les figures hiératiques des tzars, et les paysans des Balkans allument des cierges devant ces images, comme devant des saints. Pour eux, adorer ces tzars de la légende, c'est rendre hommage à l'impérissable souvenir de l'indépendance perdue.

Dans ces pays très frustes, le peuple ne connaît de l'histoire de son Passé que les contes extraordinaires où les anciens seigneurs sont comme les « Roland » qui doivent resurgir un jour pour chasser le Turc des terres qu'il occupe, en cruel despote, depuis quatre siècles.

C'est le conte de Marko, ce fils de roi serbe qui dort dans une grotte ignorée de la montagne et qui se réveillera un jour pour fendre en deux la montagne d'un coup de sa massue, afin d'annoncer que le dernier Turc vient de retourner en terre Asiatique.

C'est la fable de ce pope de Sainte-Sophie qui a disparu dans un mur de la basilique lorsque le Sultan Mourad y entra, à cheval, à la tête de ses troupes, et qui sortira, toujours vivant, pour continuer son office, au moment où le tzar bulgare reprendra Constantinople !

C'est de pareilles légendes que s'est bercée l'illusion patiente des races européennes de Turquie, et peu à peu, depuis le début du dix-neuvième siècle, les légendes ont paru devoir se réaliser.

Le Monténégro, la Serbie, la Grèce se sont libérés de 1816 à 1860. En 1878, au traité de San-Stefano, amoindri par le traité de Berlin, la Bulgarie moderne est née. Depuis lors cela a été un effort incessant pour ces nations que de se fortifier et de s'agrandir au détriment de la Turquie.

En silence les peuples balkaniques se préparèrent à la guerre. Ils s'imposèrent pour cela de lourdes charges. On voit à l'heure qu'il est quelle surprise ils réservaient à l'Europe mal renseignée sur leurs véritables forces.

Quelles seront pour la France les conséquences de la crise balkanique présente ?

M. Haumant l'envisagea dans un esprit serbophile très accentué. A son point de vue les intérêts français sont du côté des états balkaniques. Il montra la culture intellectuelle française pénétrant largement dans les milieux serbes, roumains et bulgares. Il affirma que les intérêts financiers français, eux-mêmes, sont fortement engagés dans les nations balkaniques au moins autant qu'en Turquie.

Par opposition le conférencier traça le tableau d'une Turquie germanisée, soutenue depuis vingt-cinq ans par la politique personnelle du kaiser Guillaume II, concédant à l'Allemagne le chemin de fer de Bagdad, formant le cadre des officiers turcs et fournissant les arsenaux de ses canons Krupp.

« Sans doute, dit M. Haumant, nous autres de l'Université, nous avions mis quelque espoir dans ce parti Jeune-Turc, formé par une jeunesse qui avait vécu au Quartier Latin de Paris et qui annonçait pour la Turquie une ère moderne de liberté, de fraternité... Mais arrivés au pouvoir ces Jeunes-Turcs manquèrent à ces engagements. Ils n'avaient qu'un vernis de civilisation. Ils se montrèrent aussi conservateurs et aussi bigots que les turcs de la veille ! »

Si la victoire échoit aux armées alliées, que se passera-t-il ?

C'est l'ombre sur l'horizon de la semaine prochaine. Les Etats balkaniques seront peu disposés à céder une partie de leurs conquêtes à l'Autriche, qui, poussée par l'Allemagne, réclamera une compensation pour l'échec de l'influence germanique. M. Haumant annonça que c'est l'espoir secret pour l'Allemagne de trouver surtout des compensations sur ces frontières françaises ou belges qui pourrait rendre son action intransigeante et belliqueuse.

Cependant, en concluant, le conférencier montra comment les événements peuvent se modifier dans le cours d'une semaine, — la guerre présente en est la preuve, — et comment la diplomatie, assagie par la leçon d'un triomphe inattendu et d'une défaite tenue pour impossible il y a huit jours, pourra trouver dans des accommodements pacifiques une solution quasi-définitive à la tant vieille question d'Orient.

Voilà, impartialement résumée, la conférence de l'éminent professeur de la Sorbonne. Disons à son honneur qu'il la termina par un appel à la générosité publique en faveur des œuvres de secours aux blessés, Alliés et Turcs.

ALEX WILL.

LA SITUATION

D'après ce qui résulte des dépêches que nous avons publiées hier et de celles qui nous sont parvenues dans la journée, il est indubitable qu'une grande bataille ait été livrée les 29 et 30 sur le front Visa-Lule Bourgas, entre le gros de l'armée turque et les deux tiers de l'armée bulgare ; environ 150,000 hommes de part et d'autre se trouvaient en présence. Suivant une dépêche de Sofia, Lule Bourgas a été emporté par les Bulgares ; cet événement a mis fin à la bataille et provoqué une débâcle du côté ottoman.

Après plusieurs télégrammes, en date du [illegible] avec la violence qui n'augure rien de bon quant au sort réel des armées turques.

Les Grecs sont maîtres de Véréla et de Kastemi. Ces deux positions les mettent à soixante-dix kilomètres seulement de Salonique, dont ils s'approchent désormais par deux voies convergentes.

A ANDRINOPLE

Les Bulgares ont commencé le bombardement

Andrinople est complètement isolée ; les colonnes bulgares ont en effet atteint la position de Skenderkeui, située sur la grande route de Kirk-Kilissé et à 12 kilomètres au sud-est d'Andrinople.

La ville renferme 100,000 fuyards musulmans et la misère y est grande. L'armée turque n'est pas en état de répondre au bombardement des Bulgares, la portée de ses pièces étant très faible. Les Turcs ont fait quelques sorties le long de la Maritza sur le front oriental, et malgré les inondations il y a presque tous les jours des combats acharnés dans les prairies.

Vienne, 31 octobre. — Le correspondant de guerre de la Reichspost, avec l'armée bulgare, télégraphie mardi, à deux heures de l'après-midi que l'artillerie Krupp, en position sur les hauteurs situées près de la ferme de Ekmetchikeui, a commencé à une heure et demie le bombardement des ouvrages modernes situés au nord-ouest d'Andrinople à Sheitantabi, Karagal, Broudscha et Kuru-Chespe. Les canons turcs n'ont répondu que faiblement.

Pendant toute la nuit, des troupes bulgares fraîches sont arrivées. Elles se composent pour la plus grande partie d'hommes de réserve sans uniformes et armés de mannlichers. A la faveur de la nuit, plusieurs obusiers et pièces de campagne ont été mis en position, et à huit heures et demie du matin ces pièces ont ouvert le feu, qui s'est poursuivi jusqu'à neuf heures et demie. A ce moment, l'infanterie a reçu l'ordre de s'avancer.

Kiamil-Pacha félicite le général Nazim-Pacha

Constantinople, 30 octobre, 9 h. soir. — Le sultan a télégraphié à Nazim pacha :

« Vos deux télégrammes annonçant les succès de notre chère armée nous ont causé une vive joie. Nous vous félicitons, ainsi que tous les officiers et soldats, et nous vous envoyons à tous notre salut.

Que toujours vous soyez touché par l'esprit du Prophète. Nous le demandons à Notre Grand Seigneur, les bras ouverts.

Nous attendons, avec l'aide de Dieu Très Haut, de nouvelles victoires. »

La victoire de Lule-Bourgas se confirme à Sofia

Sofia, 31 octobre, 12 h. 20. — La bataille qui a été annoncée et qui a eu lieu sur la ligne Lule-Bourgas-Karakeui, a été très acharnée. L'armée turque, qui était sous le commandement de Nazim pacha, a été mise en déroute et s'est retirée précipitamment vers Tchorlu, abandonnant un grand nombre de tués et de blessés.

Vienne, 31 octobre. — Une dépêche privée de Sofia dit que la victoire que vient de remporter la principale armée bulgare est éclatante. C'est par l'aile ouest des troupes